

Henri Pestalozzi.

Numéro d'inventaire : 1979.22872

Type de document : imprimé divers

Éditeur : Institut pédagogique national. Service de Documentation et d'Information (29 rue d'Ulm, Paris (Ve) Paris)

Date de création : 1961

Collection : Histoire de la pédagogie ; 8

Description : Cahier non agrafé

Mesures : hauteur : 270 mm ; largeur : 210 mm

Mots-clés : Iconographie, biographies, souvenirs de pédagogues

Filière : aucune

Niveau : aucun

Autres descriptions : Langue : Français

Nombre de pages : 5

Commentaire pagination : paginé de 39 à 43

INSTITUT
PÉDAGOGIQUE NATIONAL
29, rue d'Ulm - PARIS V^e

2^e Bureau
Service de Documentation et d'Information

Pédagogie (Histoire de la)

HENRI PESTALOZZI

Henri Pestalozzi, le premier fondateur de l'école populaire et le père de la pédagogie moderne, n'aspire jamais qu'à un titre : celui de maître d'école. De ce titre obscur, il fit, à travers les vicissitudes d'une vie douloureuse et modeste, un titre de gloire. " Ce qui, dans mes aspirations m'appartient en propre, disait-il, date des premiers élans de ma jeunesse pour le peuple et pour l'enfance".

Pestalozzi était né à Zurich le 12 Janvier 1746. Il n'avait que six ans quand son père, chirurgien de son état, mourut, laissant sa famille dans une situation proche de la misère. Sa mère se consacra avec la plus entière abnégation à l'éducation de ses enfants, aidée dans cette tâche par la fidèle Babéli, servante dévouée qui ne quitta jamais la famille.

L'enfance et la jeunesse d'Henri Pestalozzi s'écoulèrent tristement entre ces deux femmes austères. "On me gardait comme un mouton qu'on ne laisserait pas sortir de l'étable", racontera-t-il. Il reçut sa première instruction de son grand-père paternel, Andréas, pasteur d'un village voisin. Un peu plus tard, à l'école, la maladresse et la naïveté du jeune Pestalozzi faisaient de lui la risée de ses camarades et le maître disait que "jamais on ne ferait quelque chose de ce garçon si fortement handicapé par sa laideur et sa tenue négligée". Etudiant, Pestalozzi se fit la réputation d'un original qui malgré sa négligence et sa distraction pouvait néanmoins, quand il réussissait à s'arracher à son état habituel de rêverie, être amené à penser juste".

Il se prépare à entrer dans les ordres, quand la lecture de *l'Emile* et du *Contrat social* le détourne de ses projets. Comme la plupart des étudiants zurichois de cette époque, Henri Pestalozzi découvre chez J.J. Rousseau les idées généreuses et les principes de liberté qui allaient "fortifier en son coeur le désir de trouver un champ d'action plus vaste où il pût être utile au peuple". Une société locale groupait les jeunes "patriotes" et éditait un Journal hebdomadaire dans lequel paraît le premier article de H. Pestalozzi. Cet article n'est qu'une suite de souhaits parmi lesquels celui-ci qui annonce déjà une vocation pédagogique : "Que chaque honnête homme, au lieu de se contenter d'être honnête pour son propre compte, se donne la tâche d'en former un autre, ne fût-ce qu'un seul, par son exemple et ses avis ; comme cela nous aurions bientôt doublé le nombre des honnêtes gens". Mais Pestalozzi ne se contente pas de souhaits platoniques, il dénonce les abus et les injustices et son attitude révolutionnaire excite la méfiance des gens en place. Il doit renoncer à faire carrière dans un emploi public.

- 2 -

C'est alors qu'influencé par les doctrines des physiocrates et soucieux d'appliquer les principes de Rousseau, il décide de se faire agriculteur. "Ma chaumière sera éloignée de ce réceptacle de vices et de misère (la ville). Dans cette chaumière solitaire, je pourrai mieux travailler pour la patrie que dans le tumulte de la ville".

C'est près de Birr que Pestalozzi, après son mariage avec Anna Schulthess, acheta une maison et quelques parcelles de terrain inculte. Et c'est là qu'il appliqua les principes nouveaux d'agriculture tels qu'ils étaient enseignés à la "Société économique" de Berne : affouragement à l'étable, assolement triennal, pépinières, introduction de légumes étrangers, culture de la garance... Malheureusement, ces terres ne valaient rien et leur nouveau propriétaire, abusé par un escroc de village, se vit bientôt au bord de la ruine. Sans se décourager, il fit alors construire près de sa maison un atelier pour le filage du coton. Dans cet atelier, il lui vint l'idée de faire travailler des enfants pauvres, auxquels il assurait en échange l'entretien et l'éducation. C'est là le premier essai philanthropique et pédagogique de Pestalozzi. C'est aussi la première fois que l'on voit un enseignement professionnel dispensé parallèlement à un enseignement intellectuel et moral. L'institut du Neuhof - c'était le nom de la propriété - fonctionna quelques mois grâce à des générosités diverses et à la fortune personnelle de Mme Pestalozzi. Mais en 1780, l'entreprise aboutit à une catastrophe financière et l'établissement fut fermé.

La famille Pestalozzi continua à habiter la maison du Neuhof dans un isolement et une détresse extrêmes. Les paysans alentour qui n'aimaient pas ce voisin original vêtu comme un mendiant et sans cesse occupé à mordiller sa cravate, l'affublaient de sobriquets tels que "Pestilence" ou "Epouvantail". Les gamins le poursuivaient de leurs moqueries. Les gens de la bonne société, qui lui avaient fait confiance, le regardaient à présent "comme un homme perdu sans remède, destiné à finir ses jours à l'hôpital ou dans une maison de fous". Mme Pestalozzi, découragée, se détourna de son mari.

C'est alors qu'arrive dans la maison de cet homme abandonné de tous, Lisabeth. Cette servante laborieuse et dévouée réorganise la propriété et rend à son maître le goût du travail. Elle lui inspirera plus tard l'idéale figure de Gertrude dans le roman villageois qui a pour titre "*Léonard et Gertrude*".

Les années noires qui suivirent la ruine du Neuhof, Pestalozzi les consacra avec bonheur à la composition de son oeuvre littéraire. En 1780, paraissent "*les veillées d'un solitaire*"; puis, de 1781 à 1787, les quatre parties de "*Léonard et Gertrude*". En 1782, *Christophe et Else*; en 1783, un essai sur la législation de l'infanticide, et un périodique *Ein Schweizerblatt*.

Le goût de l'auteur pour la pédagogie éclate dans tous ces écrits. Le roman de *Léonard et Gertrude* fut accueilli comme un chef-d'oeuvre. On y remarqua le personnage de Glüphi, l'instituteur particulièrement mis en valeur et qui fit dire à un contemporain : "Avant Pestalozzi le maître est un mercenaire. Après Pestalozzi c'est un modèleur d'hommes".

Depuis 1782, Pestalozzi est membre d'un ordre secret "Les Illuminés", dont le but est d'obtenir des gouvernements, grâce à l'influence occulte qu'il exercerait sur eux, des réformes en vue d'un grand mouvement d'émancipation sociale. Pestalozzi propose de multiples projets réclamant "avec l'amélioration de la situation matérielle du peuple, l'introduction de la liberté économique, une juste répartition des charges publiques, le droit au pain et au travail, des institutions de protection et d'assistance en faveur des pauvres et des déshérités, une réforme radicale de la justice, une formation et une éducation professionnelles, spirituelles, morales, la paix et la collaboration entre les classes et les peuples".

Ce lourd programme est jugé utopique et l'on se garde de prendre au sérieux son auteur. Seule la Convention française remarque "cet homme de la campagne qui brave les aristocrates et plaide pour les droits méconnus du peuple helvétique". Pestalozzi reçoit le titre de citoyen Français en août 1793.

Au cours des années 1793-1797, il se lie avec le grand-duc Léopold de Toscane, le comte Von Zindendorf, le philosophe Fichte. Celui-ci défendra plus tard la "méthode" de Pestalozzi dans les "*Discours à la nation allemande*". En 1798 la situation de Pestalozzi semble bien affermie. Il adresse au gouvernement helvétique un mémoire dans lequel il démontre la possibilité d'amener les pauvres à se nourrir eux-mêmes honorablement et à se rendre indépendants des riches, grâce à une éducation agricole, ménagère et artisanale et intellectuelle conjuguées. Peu après, Pestalozzi est appelé à diriger à Stans, une maison d'orphelins. Seul au milieu de 70 orphelins "galeux, pouilleux, malades de misère et grimaçants", totalement abandonnés, il va s'employer à mettre en pratique sa "grande idée". Pour l'appliquer, il invente une *méthode*.

L'institution de Stans ne dura guère que six mois ; mais la méthode d'éducation élémentaire conçue par Pestalozzi avait donné des résultats si encourageants que le maître put reprendre son expérience à Barthoud. A Barthoud, en effet, le directoire helvétique venait de créer une école normale d'instituteurs sous la direction d'un éminent philosophe et pédagogue, Fisher, qui avait été précédemment l'élève de Pestalozzi. L'école élémentaire allemande à l'école normale fut confiée à Pestalozzi pour y faire ses "expériences pédagogiques".

"Là, raconte Pestalozzi, je me mis à brailler l'a.b.c. du matin au soir et à reprendre sans aucun plan la marche empirique que l'avais dû interrompre à Stans. J'accumulais sans me lasser les combinaisons syllabiques ; je remplis des cahiers entiers de séries de syllabes et de séries de nombres ; je cherchais par tous les moyens à simplifier le plus possible les éléments de l'épellation et du calcul, à les présenter sous des formes appropriées aux lois de la psychologie, et qui dussent conduire l'enfant, graduellement et sans lacunes, du premier pas au second, puis une fois le second bien assuré, lui faire franchir rapidement et sûrement le troisième et le quatrième".

Le mot-clef des principes qui ont inspiré à Pestalozzi sa méthode, c'est le mot "psychologie". En cela, il est bien l'authentique héritier de Rousseau qui voulait que le maître étudiat l'enfant en premier lieu, le programme ensuite, pour adapter le second au premier.

"Je cherche, disait Pestalozzi, à *psychologiser* l'éducation" et il ajoutait : "Il s'agit de soumettre les formes de tout enseignement aux lois éternelles selon lesquelles l'esprit humain s'élève des intuitions sensibles aux conceptions claires. J'ai cherché à simplifier, conformément à ces lois, les éléments de toutes les connaissances humaines et à les disposer en séries psychologiquement ordonnées".

Cette nécessité de simplifier aboutit à un système de classement en trois points : *le nombre, la forme et le langage*, qui "sont à eux trois les moyens élémentaires de l'enseignement, puisque la somme de tous les caractères extérieurs d'un objet se trouve rassemblée dans les limites de son contour et dans ses relations numériques, et que ma conscience se l'approprie au moyen du langage. L'art de l'enseignement doit donc prendre pour règle invariable de s'appuyer sur ce triple fondement pour arriver à ce triple résultat :

1°) Enseigner à l'enfant à saisir chacun des objets qu'on lui donne à connaître comme une unité, c'est-à-dire comme séparé de ceux avec lesquels il paraît lié ;